

veille de prendre lui-même le commandement général des armées du Nord, plutôt que d'aviser aux moyens d'épargner la vie et la fortune de ses concitoyens. En vain le journalisme et l'opinion laissent-ils voir clairement que la guerre et les ruines qu'elle fait ne sauraient renouer le lien constitutionnel qui unissait les deux partis ; qu'il faudrait plutôt s'occuper à ménager une entente amicale, pour rendre à ces partis qui s'épuisent, les bienfaits d'un gouvernement régulier et la haute prospérité publique dont ils donnaient au monde le rare et magnifique exemple ; rien ne fait impression sur l'esprit de ce dictateur aveugle. Sans doute, il faut le croire, il a son parti, ses hommes extrêmes, prêts à dire comme lui : périsse la patrie, plutôt que la haine et la servitude que nous avons jurées à l'ennemi. Mais si cet ennemi a juré la même chose, comme vraiment il s'en montre assez capable, la guerre et la ruine seules pourront donc séparer les combattants ; dont les restes tomberont sous une main de fer, ou chercheront à travers bien des vicissitudes peut-être à se reconstituer comme peuple, c'est-à-dire à recommencer l'œuvre de Washington.

Toujours est-il que la grande république, placée depuis deux ans sous le coup d'une épreuve ou d'un châtement providentiel, paraît plus que jamais avoir outre-passé déjà l'apogée de sa gloire et de son bien-être. C'est une leçon pour les autres peuples et pour leurs chefs. L'orgueil est à craindre pour les peuples comme pour les individus ; et c'est par ce grand défaut que le peuple américain semble avoir failli le plus. Aujourd'hui même où il devrait enfin se reconnaître affaibli et humilié, il ne pense toujours qu'à la facilité prétendue de vaincre et de dompter son ennemi. Il ne voit pas encore que cet ennemi tant de fois foulé aux pieds, dit-on, est néanmoins toujours debout, toujours en face, humiliant et vaincant trop souvent ceux-là même qui le prétendent vaincu et soumis.

Ce caractère d'orgueil qui se nuit tant à soi-même et aux autres, dans l'histoire des peuples du jour, se retrouve sur un plus triste plan encore dans les affaires d'Italie. Voyez là Victor-Emmanuel, plongé complètement dans le parti-pris le plus désespéré ; ayant à faire face, seul actuellement, et au flot révolutionnaire qui monte toujours et qui arrive presque jusqu'aux marches du trône, et à la réaction que font, avec plus d'ensemble et d'ardeur que jamais, les populations restées fidèles aux princes légitimes ; sans compter l'opposition plus grave que toutes les autres, et qui seule triomphera à la fin, l'opposition catholique : voyez, disons-nous, ce Victor-Emmanuel décidé jusqu'à la fin à ruiner l'Italie et à la faire passer peut-être de nouveau sous la main d'un conquérant, ou à la faire partager en lambeaux comme la Pologne, plutôt que de revenir sur ses pas, en rendant ce qu'il n'a acquis que par la fraude ou la violence.

Lui aussi est humilié aujourd'hui au dernier degré. Ses finances sont épuisées, ses hommes d'état, ses généraux, sa police même est usée. Son parlement italien, vrai club de Jacobins, ne semble s'être réuni, cette année, que pour se livrer une guerre intestine où

toutes les turpitudes du régime piémontais sont mises en évidence à la face du monde entier : et ce, par des témoignages non équivoques, puisqu'ils viennent de la bouche même des auteurs de ces turpitudes.

Malgré un tel état de choses, le gouvernement du roi galant-homme, abandonné pour le moment, du moins, en apparence, de l'appui de la France, au lieu de se faire, quelque part, des amis, surtout au milieu de son peuple, s'occupe à persécuter de plus en plus la force la plus vive de la nation, le clergé. Il ne vise pas moins qu'à constituer un schisme dont les membres, s'il réussissait, dociles sous sa main comme les *papas* avilis du schisme grec, ou comme les *ministres du saint évangile* dans certains pays hérétiques, rehausseraient son autorité en réagissant en son nom et sous sa discipline, sur la foi des peuples. Grâce à Dieu, cela n'arrivera pas. Il y a eu, à la vérité, quelques pénibles défections dans le clergé italien : mais tout le monde sait que là, comme dans tout l'univers catholique, la masse entière du clergé, chefs et pasteurs du second ordre, s'est montrée saine et ferme.

C'est donc bien mal s'y prendre, pour un gouvernement à bout de moyens, de s'aliéner un corps le plus en état, par la haute puissance de son ministère, de reconcilier ce gouvernement avec les populations ; si toutefois un tel gouvernement est reconciliable avec les peuples qu'il a trompés et qu'il opprime.

Là donc il y a aussi un grand enseignement pour les peuples qu'on égare par les vains cris de liberté, et pour les gouvernants qui ne comptent que sur les passions des peuples, ou sur l'orgueil de la puissance et de la force.

Passons en Grèce. Les Grecs pensaient qu'on refaisait un roi aussi vite qu'on le défait. Cependant, malgré que ce talent du jour qu'ont acquis les peuples de changer les représentants du pouvoir comme un artiste de village change ses marionnettes, voilà que les princes auxquels on a offert la couronne d'Othon, se font tirer l'oreille. Et pourtant, il s'agit de la patrie d'Homère, de Thémistocle, de Léonidas et de tant d'autres célébrités antiques dont on a un peu trop chargé notre mémoire au collège, au risque de fausser le jugement sur les véritables grands hommes. En outre, quel attrait y a-t-il aujourd'hui d'ambitionner un trône du haut duquel vous pouvez être renversé demain par une bourrasque populaire. Non ; tant que les vrais principes n'affermiront de nouveau les chefs des nations dans le cœur et la conscience des sujets, ces chefs improvisés serviront de jouets, comme aujourd'hui, à une populace ignorante et égarée. Et la république ou le socialisme, genres de gouvernement vers lesquels on aspire exclusivement aujourd'hui, comme au dernier mot du problème politique et à la plus sûre garantie de la liberté, n'échapperont point au même résultat tant que l'on reconnaîtra aux masses abusées, irritées ou dégradées, le *droit nouveau* de faire et de défaire à leur gré l'autorité souveraine. Les Grecs du jour, quoique doués encore de courage guerrier et de quelques rares lambeaux des qualités et du caractère qui ont rendu fameux dans l'histoire